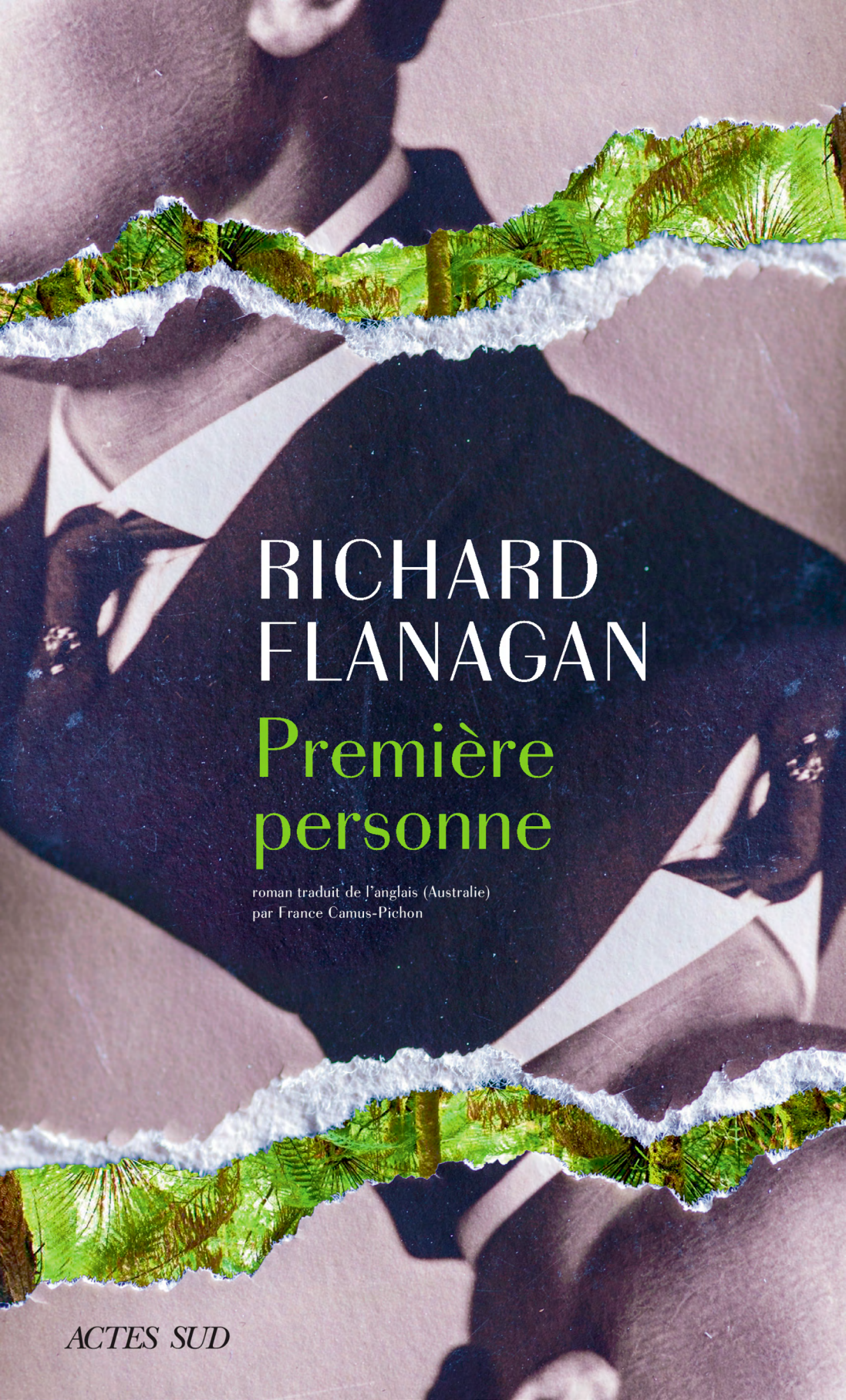

RICHARD FLANAGAN

Première personne

roman traduit de l'anglais (Australie)
par France Camus-Pichon

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

À CONTRE-COURANT, Flammarion, 2000 ; Babel n° 1569.
DISPERSÉS PAR LE VENT, Flammarion, 2002 ; 10/18 n° 3644.
LE LIVRE DE GOULD. ROMAN EN DOUZE POISSONS, Flammarion, 2005 ; Babel n° 1361.
LA FUREUR ET L'ENNUI, Belfond, 2008 ; 10/18 n° 4238.
DÉSIRER, Belfond, 2010.
LA ROUTE ÉTROITE VERS LE NORD LOINTAIN, Actes Sud, 2016 (Man Booker Prize 2014, meilleur livre étranger 2016 selon la rédaction du magazine *Lire*) ; Babel n° 1492.

À la page 358, les lecteurs d'Anna Akhmatova reconnaîtront une paraphrase de l'œuvre de la grande poétesse russe.

"Lettres des Antipodes"

Photographie de couverture : © Reilika Landen / Arcangel Images

Titre original :
First Person
Éditeur original :
Knopf / Penguin Random House Australia, Sydney
© Richard Flanagan, 2017

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10882-3

RICHARD FLANAGAN

Première personne

roman traduit de l'anglais (Australie)
par France Camus-Pichon

ACTES SUD

pour Nikki Christer

ÉPIGRAPHE

Procès-verbal
Commission d'enquête parlementaire
sur la déportation des convicts
Londres, le 5 mai 1837

Question : Y a-t-il beaucoup de librairies ?

M. James Mudie : Je dirais qu'on en compte environ une demi-douzaine à Sydney.

Question : Quelle sorte de livres avez-vous vus en vente dans ces commerces ? Appartiennent-ils à une catégorie différente de ceux que vous voyez chez les libraires londoniens ?

M. James Mudie : Inférieure, certainement ; il y a beaucoup de romans, par exemple. J'ai personnellement assisté à ce que, là-bas, on appelle des ventes de livres, et j'ai toujours constaté que les ouvrages de valeur se négociaient à un prix bien moindre que ce qu'ils auraient coûté en Angleterre ; je me souviens en particulier du brouhaha qui s'est élevé dans la salle quand le registre des détenus de Newgate a été mis aux enchères, chacun s'exclamant : "Ah, il me le faut !"

J'ai oublié le prix qu'il a atteint, mais c'était une somme énorme… Là-bas, on est également friand de l'histoire des bandits de grand chemin, et de ce genre de littérature.

Archives du Parlement britannique

I

1

Notre premier conflit, ce fut sa naissance. Je voulais en parler, il ne voulait pas. On en discuta toute cette journée-là, et la moitié de la suivante. Il prétendait que ça n'avait rien à voir avec lui. Plus tard je finis par comprendre son point de vue, mais sur le moment il me parut faire preuve d'un entêtement borné, d'une mauvaise volonté inexplicable – comme si, en fait, il ne voulait pas qu'on écrive ses Mémoires. Et bien sûr qu'il ne voulait pas qu'on les écrive, ces Mémoires, mais là n'était pas le problème. Ni pour lui ni pour autrui. Seulement je ne le compris que plus tard, beaucoup plus tard, quand j'en vins à craindre que le début de ce livre ne soit aussi le début de ma propre fin.

Trop tard, autrement dit.

Ces temps-ci, je me console avec les émissions de téléréalité. À cause de ce vide, de cette solitude douloureuse qui me poursuit. Qui m'effraie. Qui me terrifie à la pensée que j'aurais dû vivre et n'ai jamais vécu. La téléréalité n'a pas le même effet sur moi.

À l'époque, je ne savais plus où j'en étais. On redoutait que je ne retombe dans la littérature. C'est-à-dire dans les allégories, les symboles, ces tropes qui travestissent la danse macabre du temps ; les livres sans début ni fin, du moins pas dans cet ordre. "On", c'était Gene Paley, l'éditeur. Il avait été très clair sur ce point : je devais raconter le plus simplement possible une histoire simple, et là où elle ne l'était pas – quand il était question d'arnaques spectaculaires dans toute leur complexité –, simplifier, illustrer par une anecdote, et ne jamais écrire une phrase longue de plus de deux lignes.

Il se murmurait, dans cette maison d'édition, que Gene Paley avait peur de la littérature. Non sans raison, d'ailleurs. D'une part elle se vend mal. D'autre part, on peut à juste titre lui reprocher de poser des questions auxquelles elle est incapable de répondre. Les gens y trouvent des révélations stupéfiantes sur eux-mêmes, ce qui, tout bien considéré, est rarement une bonne chose. Elle leur rappelle que la vie est faite d'échecs, et que la véritable ignorance est d'échouer à le comprendre. Peut-être y a-t-il dans tout cela une forme de transcendance, de la sagesse parfois, mais Gene Paley ne se voyait pas jouer le jeu de la transcendance. Lui, il voulait des livres qui vous répètent à l'envi une ou deux choses. De préférence une seule.

Raconter une histoire fait vendre, disait-il toujours.

Je rouvris le manuscrit et relus les premières lignes.

> Le 17 mai 1983, je signai, sous le nom de Siegfried Heidl, ma lettre de candidature au poste de responsable de la sécurité (inspecteur, 4e échelon) du Bureau australien de la sécurité, et ma nouvelle vie commença.

Bien plus tard seulement, je découvris que Siegfried Heidl n'avait jamais existé avant le jour où il signa cette lettre, et qu'il s'agissait donc d'une déclaration honnête – au sens strict. Mais le passé est toujours imprévisible et, comme je devais l'apprendre, le fait que Ziggy Heidl mente rarement n'était pas le moindre de ses dons d'escroc.

De son point de vue, son manuscrit de douze mille mots – cette mince pile de feuillets, sur laquelle il plaquait fréquemment la paume de sa main comme pour faire rebondir un ballon de basket avant de le remettre en jeu – disait tout ce qu'on pouvait avoir envie de lire sur Ziggy Heidl. En tant qu'écrivain, poursuivit-il, mon travail consistait simplement à polir ses phrases, voire à étoffer ici ou là son récit.

Il me tint ce propos, comme tant d'autres, avec une véhémence et un aplomb tels que j'eus du mal à faire observer que son manuscrit ne mentionnait rien sur son enfance ni sur ses parents, et pas même son année de naissance. Après tout ce temps, j'entends encore sa réponse :

Une vie n'est pas un oignon que l'on pèle, un palimpseste que l'on gratte pour retrouver l'original, le sens caché. C'est une invention sans fin.

Et alors que je devais avoir l'air sidéré par ses tournures de phrase élaborées, Heidl ajouta, du ton dont il m'aurait indiqué où se trouvaient les toilettes : Tebbe. L'un de ses aphorismes.

Tantôt il compensait le manque d'éléments factuels par une certaine force de conviction ; tantôt il compensait son manque de conviction par des éléments factuels, quoique de sa propre invention pour la plupart, mais rendus d'autant plus plausibles qu'ils surgissaient impromptus sous un angle inattendu.

Tomas Tebbe, précisa-t-il. Le grand installationniste allemand.

Je n'avais aucune idée de ce qu'était un palimpseste. Ni de qui était Tebbe, ni de ce que faisait un installationniste, et je le lui avouai. Il ne répondit pas. Peut-être, comme il me l'expliqua un autre jour, que nous empruntons à notre passé et à celui d'autrui de quoi nous refaire à neuf, et que cette nouveauté est aussi notre mémoire. Tebbe, que je lus seulement des années plus tard, le disait mieux : La poussière se gorge peut-être du sang d'autrui, mais je suis cette poussière.

Je levai les yeux vers lui.

Par curiosité, vous avez grandi dans quel coin, en Allemagne ?

L'Allemagne ? dit-il en regardant par la fenêtre. Je n'y ai pas mis les pieds avant d'avoir vingt-six ans. Je vous l'ai dit. J'ai grandi en Australie-Méridionale.

Vous avez l'accent allemand.

Bien vu.

Lorsque Ziggy Heidl tourna vers moi son visage joufflu, je m'efforçai de ne pas fixer le léger tressautement sur sa pommette bouffie quand il sourit, ce nœud de tension dans la chair molle, cet unique petit muscle palpitant :

Je sais que ça paraît bizarre, mais c'est ainsi : j'ai été élevé par des parents germanophones, sans personne pour jouer avec moi. Mais j'étais heureux. Écrivez ça.

Il souriait toujours. Un sourire charriant une complicité sinistre.

Quoi donc ? demandai-je.

Ça.

Ça quoi ?
Écrivez que j'étais heureux.
Ce terrible sourire. Cette joue palpitante.
Boum-boum, disait-elle en silence. Boum-boum.

2

Nous travaillions dans le bureau d'angle d'un haut responsable, au siège de la maison d'édition à Port Melbourne. Peut-être celui d'un directeur éditorial ou d'un directeur commercial retraité depuis peu, ou bien récemment licencié. Comment savoir ? On ne nous en avait rien dit. Mais ce bureau donnait à Ziggy Heidl l'impression d'être quelqu'un d'important, c'était donc ça qui comptait, et tant pis si moi j'avais un sentiment de malaise. Nous étions en 1992, cette époque à la fois proche et lointaine où les responsables éditoriaux avaient encore de tels bureaux avec bar à apéritifs – avant Amazon et les livres numériques ; avant que des expressions comme "analyse de données", "relation clients" et "gestion à flux tendu" ne tissent une corde qui se resserrait comme le nœud coulant du bourreau ; avant que l'irrésistible ascension des prix du foncier et la crise de l'édition n'amènent les locaux des différentes maisons à ressembler aux chaînes de production d'un abattoir, avec le personnel assis joue contre joue à de longues tables qui rappelaient, disons, une cantine de l'Armée rouge à Kaboul vers 1979.

Telle l'Armée rouge d'alors, l'édition entrait dans une période de stagnation que l'on ne voyait encore ni comme une crise, ni comme une phase terminale. Et sous ces tables autour desquelles se réunissaient les équipes éditoriales, les petits trous percés par les licenciements étaient si nombreux qu'ils finiraient par n'en plus former qu'un, une énorme bonde dans laquelle seraient soudain aspirés, au bout de quelques années, sans préavis et avec fracas, tous les étages de la maison, qui se retrouveraient à l'arrivée réduits à un seul. Lequel étage rétrécirait à son tour, au fur et à mesure qu'une marée de start-up, de sociétés financières et

de boîtes d'informatique – un océan de "disruption" – envahirait l'espace occupé par la maison d'édition jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une moitié d'étage, et que, sur cet îlot en voie de disparition, les livres ne soient plus que des contenus et les écrivains seulement des fournisseurs de contenu, des remplisseurs de sacs de sable, mais d'une caste de plus en plus inférieure, en admettant qu'une telle chose soit possible. Tout cela pourrait laisser croire que j'écris avec une certaine nostalgie, que ce bureau de Port Melbourne avait du charme ou du caractère.

Faux.

Dans les deux cas.

Si une bibliothèque recouvrait bien les murs, à y regarder de plus près elle était comme le monde de l'édition d'alors : décourageante. Des étagères en panneaux de particules avec une couche de vernis pour imiter le teck – vernis d'un brun fécal assez répugnant, qui plastifiait plus qu'il ne vernissait. Et les livres ! Seuls ceux publiés par la puissante (en ce temps-là) maison d'édition Schlegel TransPacific, *alias* TransPac ou STP, avaient droit de cité. Des livres sur le chocolat, le jardinage, l'histoire militaire, les célébrités en bout de course ; des Mémoires ennuyeux et des romans de gare – une petite partie des bénéfices réalisés par ces derniers finançant la publication des rares livres dignes de ce nom à mes yeux (romans, essais, recueils de poèmes ou de nouvelles), mais dont aucun ne figurait dans la bibliothèque rutilante. S'ajoutaient à cela, ainsi qu'aux livres de cuisine et autres ouvrages illustrés ou de référence pour lesquels il y avait encore un marché, les œuvres complètes de Jez Dempster, chaque tome pareil à un parpaing avec le nom JEZ DEMPSTER bien visible au dos, en grandes capitales dorées. Quelle camelote ! Quelle vision déprimante ! Pour la première fois, je pressentais que ma conception des livres, de l'écriture, ne s'appliquait qu'à un tout petit sous-ensemble, rencontrant rarement le succès, de ce qu'on appelait chez STP – sous une sorte de nom de code – "le métier".

"Le métier" justifiait tout. Alors que des formules telles que : "c'est comme ça dans le métier", ou : "le métier veut ça" ne voulaient rien dire, c'était la réponse à tout. Dès le premier jour, j'avais compris que, "dans le métier", on voyait paradoxalement

ma version des Mémoires de Heidl comme un vrai livre, bien plus vrai que le vrai livre que je croyais écrire jusqu'alors, à savoir mon premier roman, inachevé.

Je trouvais tout cela absurde, mais "le métier" était en soi une absurdité. Absurde, par exemple, de garder secrète – pour des raisons impossibles à élucider – l'écriture des Mémoires de Heidl. Nul n'était censé être au courant dans la maison, hormis les quelques personnes travaillant avec nous sur le livre : Gene Paley lui-même, encore que, en tant que directeur général, il ait délégué l'essentiel de la tâche à l'éditrice Pia Carnevale, et un ou deux assistants. Nous devions dire à tout le monde que nous coéditions une anthologie de poésie médiévale westphalienne. Je ne sais pas trop qui était l'auteur de ce mensonge – Ziggy Heidl ou Gene Paley à l'époque ? Moi plus tard ? –, mais il était aussi mémorable que grotesque. À ma connaissance, personne ne s'interrogea sur l'intérêt de monter un tel projet dans la maison. Au sein d'une ligne éditoriale pleine de sujets de perplexité, ce n'était qu'une bizarrerie de plus – mais "le métier" voulait ça, non ?

Le mobilier était assorti à la bibliothèque : prétentieux, et en toc. Le bureau directorial en Laminex imitant le style édouardien, derrière lequel Ziggy Heidl passait ses coups de fil incessants, était trop grand, alors que la table de réunion sur laquelle je travaillais était trop petite pour réunir une équipe, sa véritable fonction. Nos fauteuils, tachés par endroits, étaient tendus de jacquard synthétique à dominante rose saumon et grise. Au contact du tissu, vos doigts semblaient fondre à moitié. Inexplicablement, ses motifs torturés me rappelaient un tableau de Francis Bacon. Je me sentais assis sur un cri muet.

3

Gene aimerait vous voir, Kif, dit une jeune femme à l'entrée de la pièce. Il a un contrat à vous faire signer.

Gene Paley n'avait aucune intention de ce genre : j'avais signé mon contrat le premier jour, qui paraissait déjà si loin que

j'avais du mal à croire qu'il s'agissait du lundi et qu'on était mercredi. À coup sûr, Gene Paley voulait savoir comment ça se passait.

Lentement, répondis-je, debout face à lui dans sa suite directoriale, alors qu'il scrutait les mètres ininterrompus de statistiques recouvrant son bureau. Il refuse de donner… le moindre détail.

Et son enfance ?

Une vague histoire selon laquelle il serait né de parents allemands dans une ville minière du nom de Jaggamyurra, aux confins de l'Australie-Méridionale.

C'est tout ? demanda Gene Paley, toujours sans lever les yeux.

Plus ou moins.

Mmm.

Plutôt moins.

Et l'arnaque ? Comme je le disais, ce n'est pas pour rien qu'il est un délinquant célèbre. Sept cents millions de dollars ! La plus grande escroquerie de l'histoire australienne. Il a expliqué comment il s'y était pris ?

Vaguement.

Et la CIA ?

Encore plus vaguement.

Mmm, répéta-t-il, puis il se tut. Sa conversation était souvent ponctuée par ce léger murmure à l'intonation descendante, comme si chaque phrase représentait un constat d'échec. Ou bien par la répétition de la formule : "Comme je le disais…" Son élocution même était inhabituelle : des phrases hachées, prononcées trop vite, puis trop lentement, à la manière d'un télex en train de rendre l'âme.

De bonnes…, commençai-je, mais j'hésitai sur le mot.

Gene Paley porta quelques annotations sur un tableau de données aussi large qu'une rue de banlieue ; encore humide, l'encre noire de son stylo plume ressortait sur les rayures bleu pâle et blanches du papier, sur les pointillés gris cendré des chiffres imprimés.

De bonnes anecdotes, repris-je. Mais juste un peu…

Vagues ?

Vagues ? Possible.

Comme je le disais, vous pouvez toujours écrire, répondit Gene Paley, continuant à parcourir les alignements de chiffres. Mais, lui, il faut qu'il parle.

Ses paupières étrangement lourdes, ajoutées à son petit visage, à son nez aquilin, à une légère odeur de talc, à l'impression qu'il pouvait mordre sans prévenir : tout cela me rappelait la perruche à collier de Suzy, qui ne ratait jamais une occasion de me donner un coup de bec.

Assurément, il faut qu'il me parle, dis-je. Sauf que pour lui… ce livre est sans intérêt.

Gene Paley leva enfin les yeux et darda sur moi un regard impitoyable.

Mmm, répéta-t-il encore, et d'un geste énigmatique il tendit à bout de bras son stylo plume d'une taille disproportionnée, aussi complexe et incongru qu'un morceau de tuyau d'irrigation chromé, puis le lâcha sur les mètres de données recueillies. Plusieurs décennies passées à ne vivre que pour ces chiffres : le nombre d'exemplaires imprimés, référencés, vendus, retournés, stockés ; le montant des marges concédées aux libraires, les chiffres sur lesquels il mentait aux autres éditeurs et aux critiques – des chiffres diantrement réels, des chiffres rêvés, de vrais chiffres, de faux chiffres : les pertes dues à la rapacité des chaînes de librairies, les sommes récupérées sur le dos des auteurs trop naïfs et de leurs agents trop gourmands. La beauté désespérante et l'alchimie magique des chiffres. Leurs chiffres, nos chiffres, les mauvais chiffres, les bons chiffres, même des chiffres sur les chiffres, nom de Dieu : au fil du temps, ces innombrables chiffres avaient tellement exacerbé la sensibilité de Gene Paley – aux bénéfices possibles et à la terreur des pertes – qu'elle était comme un sixième sens. Et là, ce sixième sens se réveillait sous l'effet de l'inquiétude, voire de la peur.

Par contrat, vous n'êtes pas seulement tenu d'écrire, rappela-t-il d'une voix encore aimable, mais curieusement plus ferme – plus déterminée. Vous êtes tenu d'écrire à la fois avec Heidl, et pour nous. À vous de le faire parler. S'il ne parle pas, il n'y a pas de livre. Et s'il n'y a pas de livre dans six semaines, il n'y a pas d'argent pour vous. Pas un sou. Rien. D'accord ?

Rien, dis-je. D'accord.

Rien, pas un sou.

Oui, répondis-je. Rien.

En parlant, Gene Paley replia ses mètres de données pour former un parallélépipède impeccable, se mit debout et enleva sans la moindre gêne sa chemise, laissant voir un marcel blanc dans lequel flottait son torse blanc et décharné.

Il paraît qu'il n'y a que trois commandements pour écrire un livre, commença-t-il, ce qui annonçait une blague éculée à force d'être racontée. Sauf que personne ne se souvient desquels.

L'intérieur légèrement flasque de ses bras maigres était semé de quelques grains de beauté rouge vif – à peine plus gros que des marques faites au stylo-bille – et rattaché de manière approximative à un corps donnant l'impression de n'avoir jamais connu le travail manuel. Un homme aussi visiblement indifférent au fait de se prénommer Gene était, me dis-je, un homme au-dessus des conventions relatives à l'affirmation de la virilité telle que je la comprenais par mon éducation. Après seulement trois jours de travail sur les Mémoires de Heidl, je commençais à percevoir mon étroitesse d'esprit comme l'un de mes nombreux handicaps. Je ne pouvais pourtant m'empêcher de trouver ce corps indigne d'être montré. Un torse de teckel surmonté d'une tête de perruche calopsitte : il aurait fallu être Arcimboldo pour lui rendre justice.

Gene Paley ouvrit un placard d'où il sortit une chemise fraîchement repassée.

Essayez quand même de terminer le premier jet, conclut-il. Et au plus vite. Voilà le conseil que je vous donne.

Sans se soucier de ma présence ni de ce que je pouvais penser, il enfila sa chemise, m'offrant une simple phrase, apparemment suffisante comme explication.

J'ai un déjeuner, déclara-t-il en boutonnant sa chemise. Avec Jez Dempster.

Les livres de Jez Dempster se vendaient par centaines de milliers. Peut-être par millions. "Dans le métier", Jez Dempster était un "grand".

Comme je le disais, un écrivain comme vous a beaucoup à apprendre des Jez Dempster de ce monde. D'accord ?

D'accord, répondis-je, ou répétai-je – c'était apparemment la même chose. Quoi, par exemple ?

Que si seulement vous acceptiez d'apprendre à mal écrire, vous pourriez gagner beaucoup d'argent. À vous de choisir.

J'écris bien ?

Vous ne gagnez pas d'argent.

Même s'il y avait dans son regard aux paupières légèrement tombantes et dans son sourire discret de la courtoisie – voire de la gentillesse –, dans ce corps maigre, dans ces bras flasques se cachait un appétit féroce pour le statut social et l'argent. Pour l'argent, surtout. C'était sans doute l'instinct le plus développé chez lui, cette attirance presque chamanique pour l'argent – pour ses besoins, ses requêtes, ses extases et ses douleurs, pour la servilité et les actes que celui-ci exigeait de lui, en tant qu'intermédiaire entre le monde de l'argent et le nôtre. Gene Paley était habité par une détermination dont je comprenais déjà qu'elle pouvait facilement se muer en cruauté, car un homme se moquant de ce qu'un autre homme pensait de son corps se moquait tout autant de ce que celui-ci pensait en général ou, d'ailleurs, du sort qui l'attendait.

À en croire Jez Dempster, reprit-il en déboutonnant sa braguette pour se rajuster, un classique est un livre qui ne va pas au bout de son propos.

Il rentra les pans de sa chemise dans son pantalon et reboutonna sa braguette.

Ce n'est pas un classique que vous écrivez, ajouta-t-il. C'est un best-seller. Et je veux que vous disiez tout ce que tout le monde a toujours rêvé de lire dans un livre sur Siegfried Heidl. Et je veux que ce livre soit fini dans six semaines.

Je dois avouer que le changement de chemise de Gene Paley m'avait perturbé. Quelque chose dans son comportement – tel celui de ces rois qui recevaient leurs courtisans et solliciteurs, et réglaient les problèmes de l'État en faisant leurs besoins – rendait nos positions respectives bien plus claires que tout ce qu'il avait pu me dire. Alors qu'il lui manquait tant d'attributs d'un homme digne de ce nom, tel que je me l'imaginais, il se croyait clairement supérieur à moi. Et tout en m'en voulant, je me retrouvais dans cette position gênante qui, même si je n'en étais pas convaincu, semblait aller de pair avec mes réponses hésitantes.

Il ne se “croit” pas supérieur, rectifia plus tard Ray, quand je lui racontai le changement de chemise. Il se “sait” supérieur. Toute l'éducation des gens comme lui les conforte dans cette certitude.

Vos chaussures, dit Gene Paley qui, habillé à présent, prenait congé de moi en désignant la porte de son bras tendu.

Il fixait des yeux mon pied droit, l'endroit où le cuir de mon Adidas Vienna se détachait de la semelle. La chaussure n'était pas totalement fichue, enfin, pas encore, et si je soulevais un peu mon pied au lieu de le dérouler entièrement en marchant, j'avais bon espoir de la faire durer encore six semaines.

Vous n'avez pas une autre paire ?

Durant tout le temps que j'avais passé à le regarder, lui-même m'avait observé, et je compris qu'il ne me trouvait pas à la hauteur. À vrai dire, je n'avais pas d'autre paire ni les moyens d'en acheter une, mais ma honte m'empêchait de l'avouer, ou de répondre quoi que ce soit. Il ne me restait plus qu'à redoubler d'efforts pour faire parler Heidl, afin d'être payé et de pouvoir m'offrir, entre autres, de nouvelles chaussures de sport.

4

Je longeai l'interminable couloir en sens inverse, boitant légèrement pour tenter de faire durer mes Adidas Vienna quelques jours de plus, et regagnai le bureau d'angle de plus en plus oppressant où Heidl, debout, téléphonait. Il me fit signe d'un geste “directorial” – je ne peux pas mieux dire –, à la fois dédaigneux, autoritaire et désinvolte : un geste de pouvoir. Je me rassis à la petite table de réunion avec ses trois fauteuils – rappelant peut-être moins les portraits peints par Francis Bacon, pensai-je, que des cris à la Edvard Munch –, et je surveillai Heidl du regard en allumant le Mac Classic. Il raccrocha, et se mit aussitôt à parler une fois de plus de la toxoplasmose, ou de la “toxo”, comme il l'appelait.

La “toxo” fascinait Ziggy Heidl, du moins le prétendait-il. Quoi qu'il en soit, c'était pour lui un fréquent sujet de conversation

– les effets du toxoplasme sur le cerveau des rats, lesquels perdaient alors leur peur instinctive des chats. Enhardis, ils se faisaient manger par les chats, qui servaient de porteurs au parasite pour l'étape suivante de son cycle de reproduction. Ces chats contaminaient à leur tour les humains, à qui ils transmettaient le toxoplasme par leurs excréments.

Ce qui fascinait surtout Heidl, c'était à quel point la "toxo" – qui modifiait le comportement des rats jusqu'à une issue fatale – pouvait affecter les humains. Il spéculait des heures durant sur le fait que les fous avaient souvent des chats. La "toxo" utilisait-elle ces gens pour qu'ils s'occupent des chats et augmentent ainsi les chances de survie du toxoplasme chez leur animal ? Ces fous avaient-ils toujours été fous, ou bien était-ce l'effet de la "toxo" ? D'après lui, on la soupçonnait fortement d'être responsable de suicides et de cas de schizophrénie. La question à laquelle personne ne pouvait répondre était la suivante : pourquoi le toxoplasme pousserait-il des êtres humains à commettre des actes aussi extrêmes ?

Si on supportait de l'écouter, Heidl était à sa manière un beau parleur, mais je ne pouvais rien utiliser de ce qu'il disait ou presque. Et tandis qu'il expliquait que les dauphins étaient eux aussi contaminés par les rejets de l'agriculture dans les océans, je commençai à m'inquiéter : n'était-il pas comme ce toxoplasme qui le fascinait tant ? J'eus momentanément l'idée ridicule que quelque chose puisse coloniser mon esprit et le faire agir contre son gré, contre ses propres intérêts. Mais je pris alors conscience que je me laissais justement gagner par la peur, et que cette peur était démente.

Je décidai de me contenter d'écrire seulement quelques mots de plus ce jour-là. Heidl me raconta pour la deuxième fois – à moins que ce n'ait été la première ? – l'histoire du cabri, à ceci près que, là, il abattait le cabri d'une balle dans la tête, de sorte que celui-ci mourait très lentement, et il devait assister à son agonie.

Encore une chose qu'on apprenait au contact de Heidl : qu'il est facile de se souvenir, et difficile de savoir si un seul de ces souvenirs est véridique. Que la candeur rend plus faciles les mensonges nécessaires, et que les mensonges aident à vivre.

5

Je me souviens d'être allé à la fenêtre après avoir entendu l'histoire du cabri pour la première ou la dernière fois, et d'avoir regardé au-dehors. Au loin, quelques grues se déplaçaient avec lassitude, et derrière elles, au ras de l'horizon roulait un soleil rouge qui éclaboussait le monde d'une lumière à la fois grise et sanglante. Trois étages plus bas, dans la rue, des ouvriers en tenue kaki jouaient au foot. Je leur enviai leur étrange liberté. J'ignorais que j'étais encore libre. Mon regard se posa à l'entrée de l'immeuble de STP Publishing en contrebas, où Ray, dans son blouson d'aviateur, se roulait une cigarette avec l'air de s'ennuyer.

Quand je me retournai, Heidl était toujours au téléphone. Je lui fis signe que je sortais un moment et quittai la pièce, prenant l'escalier pour descendre les trois étages jusqu'au hall d'entrée.

Dehors comme dedans, tout était neuf. La bande de gazon synthétique sur le trottoir était exempte de saletés et de mégots. Aucun graffiti n'avait encore fleuri sur les façades en béton gris des entrepôts préfabriqués, ni n'ornait les crépis ocre ou vert olive des petits immeubles de bureaux, dont l'uniformité stupéfiante emplissait la rue et au-delà, à perte de vue. Tout était bien ordonné et étincelant, attendant d'être réduit par l'érosion à une terne monotonie ; tout était si neuf que certaines fenêtres du bâtiment d'en face avaient encore leur film protecteur, quelques lambeaux de plastique bleu ondulant au vent ici ou là.

Parler de "quartier de merde", c'est encore faire trop d'honneur à un endroit pareil, déclara Ray.

Tout était si neuf, et pourtant quelque chose donnait déjà l'impression d'une fin. Voilà ce que je ressentais. J'aurais voulu ressentir tant d'autres choses – de l'enthousiasme, un afflux d'idées et d'émotions dont je pourrais me servir pour imaginer l'enfance fictive de Heidl. Or je n'éprouvais qu'un immense ennui. Si j'avais été un véritable écrivain, j'aurais pu trouver une beauté postmoderne à ce lieu, ou du moins quelques phrases pour donner le change. Mais je n'étais qu'un îlien originaire d'une île du bout du monde, où toutes les choses qui comptaient ne devaient rien à la main de l'homme, et j'étais insensible à ces

paysages urbains qui faisaient vibrer la littérature moderne. Je venais de ce qu'on m'avait dit être un coin perdu, provincial et sans intérêt, et je n'avais même pas l'œil, alors comment aurais-je su écrire correctement ?

C'est de la merde, point barre, insista Ray.

Il était accoudé à une longue jardinière en béton qui lui arrivait à la poitrine. Ornée d'une plaque d'aluminium sur laquelle étaient sérigraphiés les mots STP PUBLISHING, et le célèbre logo de la maison : une baleine blanche stylisée, émergeant de l'océan.

Je me plaignis du fait que Heidl soit encore au téléphone.

Le vent soufflait en rafales, me projetant de la poussière au visage. Cette journée avait une odeur de pierre humide. Il y avait sans doute des sons, mais j'ai oublié lesquels. Peut-être ceux de la circulation au loin. Peut-être pas. C'était le genre d'endroit où rien ne s'imprimait dans votre mémoire, ni le bruit ni le silence.

Bon, cette fois, au moins, on est arrivés en Australie sans avoir failli y laisser notre peau, répondit Ray.

J'étais australien, mais je ne savais pas grand-chose de l'Australie, ayant grandi en Tasmanie dont personne ne sait rien, à commencer par les Tasmaniens pour qui leur île reste plus que jamais un mystère. Melbourne était une ville tournée vers l'avenir – à ses propres yeux plus qu'à ceux des autres –, une grande capitale qui préférait devoir sa naissance aux ruées vers l'or plutôt qu'à une invasion de colons tasmaniens quelques années avant la découverte de cet or. Ces hommes s'étaient fait connaître, du temps où la Tasmanie s'appelait encore "terre de Van Diemen", en organisant des battues aux confins de l'île pour traquer les derniers Aborigènes tasmaniens et les massacrer la nuit autour de leurs feux de camp.

D'après certains Tasmaniens, Melbourne ressemblait à la Tasmanie en plus grand, ce que je trouvais aussi stupide que de dire que la Tasmanie ressemblait à New York en plus petit, ce qui était tout aussi vrai et tout aussi stupide. En fait, le monde est plein de choses stupides, mais sans elles, de quoi parlerait-on ? L'unique différence entre l'homme et l'animal est sans doute la capacité de l'homme à emplir ses journées et son existence d'un univers de trucs stupides, jusqu'à ce que la seule chose ayant une réalité, la mort, finisse par couper court à ces absurdités.

Ces derniers temps, j'envie toute personne venant d'apprendre qu'elle est atteinte de telle ou telle maladie incurable. Dans mes moments les plus optimistes, je prie pour avoir un cancer.

Je vais faire un tour, dis-je.

Le bitume était noir et propre comme le plan de travail dans la cuisine d'un appartement de luxe, la poussière de ciment assombrissait le gris pâle du trottoir, et l'acier galvanisé des grilles d'aération avait des reflets argentés, presque nacrés. Je voyais que tout, dans ces rues, ainsi que l'avait souligné Gene Paley lors de notre première rencontre, montrait un pays en plein essor, et que – malgré la récession, malgré les taux d'intérêt – la nation renouait avec la croissance, ou que du moins l'économie repartait. On parlait beaucoup de l'économie, à l'époque, elle était notre Sauveur, comme le Christ ; les gens croyaient en elle comme ils avaient cru en la politique et en Dieu avant cela ; même les piliers de bar, clope au bec, discutaient courbes de croissance et taux de change flottants, comme si ces termes disaient la vérité sur eux et sur leur vie.

Mais alors que j'attendais aux feux du premier carrefour – m'interrogeant sur l'opportunité de me remettre à fumer le temps d'écrire ce livre –, je ne pensais qu'à une seule courbe croissante : celle du cuir qui s'était détaché un peu plus de la semelle de mon Adidas Vienna. Partout il y avait d'autres rues, toutes identiques, un labyrinthe d'une monotonie si totale que, pendant quelques instants, je ne sus plus où je me trouvais ni comment j'allais regagner la maison d'édition, qui n'était pourtant qu'à deux cents mètres derrière moi. Je revins sur mes pas en continuant à boitiller pour prolonger la durée de vie de ma chaussure et demandai une cigarette à Ray.

C'est une prothèse de la hanche qu'il te faut, putain de…, pas une roulée, répliqua-t-il.

Il regardait les ouvriers jouer au foot dans la rue. L'un d'eux portait un chapeau de cow-boy ; quand il attrapait le ballon, il s'arrêtait, se redressait, se penchait pour remonter ses chaussettes, donnait un coup de pied dans le gravier, puis, avec une grande solennité, tapait dans le ballon pour le renvoyer à son collègue. Quand celui-ci le rattrapait, il courait en rond sur place en faisant le V de la victoire.

Putain de quoi ? demandai-je.

Oh merde, dit lentement Ray. Il pouvait conférer à une simple grossièreté la portée et le mystère du discours d'un lauréat du Nobel sur la théorie des cordes.

Qu'est-ce qu'il y a ?

C'est cuit, vieux.

Qu'est-ce qui est cuit ?

C'est cuit, répéta-t-il.

Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi il faisait allusion, mais ce n'était pas nouveau.

Tu vois de quoi je parle, vieux, dit-il en se rapprochant.

Le sourire aux lèvres, il me roulait une clope avec son tabac Champion Ruby sans m'adresser un regard, comme s'il venait de gagner une bagarre de plus dans un pub. Ou était sur le point d'en provoquer une.

Tu vois de quoi je parle, putain, répéta-t-il en me faisant un clin d'œil. Il me tendit la roulée et se rapprocha encore, si bien que nos fronts se touchaient presque. Il lança un regard furtif autour de lui et chuchota entre ses dents :

Il croit qu'on veut le *tuer*.

6

Ils ont des choses à dire, les morts. Des choses ordinaires, des choses de tous les jours. Certaines nuits, ils me rendent visite et je les laisse entrer. Je les écoute. Ils parlent de ce qu'on regarde, de ce qu'on voit, de ce qu'on entend et de ce qu'on touche, libres comme la lune de parcourir la nuit sidérale. "L'air désincarné", dont parle Melville. Mais il n'y a pas de Ziggy Heidl. Pas de Ray. Ni personne d'autre. Il y a longtemps, avant d'avoir écrit un seul mot, je croyais tout savoir sur l'écriture. Maintenant je ne sais plus rien. Sur ce que c'est que vivre ? Rien. Sur la vie même ? Rien. Rien du tout.

II

1

Les banques…, dit Heidl le quatrième jour, comme en réponse à mes pensées parasites. Elles veulent ma peau.

Après l'agitation, l'espoir et l'impatience des trois premiers jours, tout stagnait. Au mieux, Heidl répondait par des énigmes agaçantes, au pire il était distrait ou, pis encore, il se désintéressait totalement de la question. Son souci principal était de savoir comment amener Gene Paley à lui payer le versement suivant de son à-valoir.

Vous ? dis-je. Pourquoi diable voudraient-elles vous tuer ?

À cause de ce que j'ai fait. Et de ce que je sais. Je sais beaucoup de choses qui pourraient… *enfin*… éclabousser certains. Des gens importants. Des gens puissants.

Il radotait presque, fasciné par le roman de son destin, quand, comme souvent chez lui, une autre pensée parut l'effleurer et il s'anima soudain.

Vous croyez que Paley me paierait la moitié du versement si vous pouviez lui montrer quelques pages dès maintenant ?

Je répondis qu'il n'y avait aucune page à montrer.

Ce n'est pas votre travail ?

Je hochai la tête.

D'écrire des pages ? Ce n'est pas ce que vous faites ? La raison pour laquelle vous êtes là ?

Je laissai entendre que si seulement il me parlait un peu de sa vie, j'en tirerais quelques pages que Gene Paley pourrait convertir en une somme d'argent.

Il ne releva pas, en admettant qu'il m'ait entendu.

Aucune banque n'irait vous tuer, assurai-je, cherchant par tous les moyens à poursuivre l'échange. De toute façon, elles sont sur le point de vous envoyer en taule.

Dans ces moments-là, il regardait autour de lui d'un air de conspirateur et se penchait vers moi, comme pour m'inclure dans la confidence.

Je sais des choses qu'elles ne veulent pas que vous sachiez. Qui peut dire ce que je révélerais au tribunal ?

Par exemple ?

Heidl éclata de rire. Sa joue tressauta furieusement.

Je ne vous le dirai pas. Mais c'est ce que croient les banques : que je vais vous faire des révélations. Et certains entretiennent leurs craintes.

Certains ?

Comme Eric Knowles. Il connaît mon réseau. Mes relations.

Vos relations ?

Certaines personnes.

Lesquelles ?

Certaines personnes, répéta-t-il entre ses dents. Il souffla par les narines un air chargé de dérision et hocha la tête devant ma naïveté, mon ignorance de qui étaient ces gens.

Je m'en voulus curieusement à moi-même d'être si mal informé, comme je l'étais de tant de choses.

Je ne dis pas que ces personnes existent dans votre monde à vous, ajouta-t-il. Mais elles existent néanmoins. Et dans notre monde, le monde réel, il faut traiter avec elles, ou bien avoir quelqu'un qui traite avec elles à votre place.

Et alors ?

Et alors j'ai peut-être été ce quelqu'un.

Si vous voulez parler de la CIA, Siegfried, autant l'appeler par son nom.

Je n'ai travaillé pour elle qu'au début des années 1970. Au Laos. En RFA. Pas plus tard. Ni ici, en Australie.

Vous faisiez quoi pour elle, au Laos ?

Et là il me resservit ses euphémismes, ses énigmes et ses formulations rhétoriques qui pouvaient vouloir dire tout et n'importe quoi.

Au Chili…, dit-il, comme pour me tourmenter un peu plus.

Au Chili ?

Mon nom de code était Iago.

Il avait de nouveau une voix hésitante, comme s'il se demandait ce qu'il était censé savoir et ce qu'il savait réellement. Il semblait toujours prêt à parler par énigmes, mais dès que vous cherchiez à en savoir davantage, il tentait de se défiler. La première de ses ruses était de vous associer à la construction de l'énigme, essayant de vous impliquer par ses approbations et ses encouragements. De vous faire inventer ses propres mensonges. Et au début, je tombais chaque fois dans le panneau. À la fin, peut-être plus assez. Peut-être même que j'étais devenu le panneau.

Je ne suis pas ce que je suis, lançai-je.

Quoi ?

Iago.

C'est ce que je vous ai dit.

C'est ce que dit Iago. Dans *Othello* : "Je porterai mon cœur sur ma manche, pour le faire becqueter aux corneilles. Je ne suis pas ce que je suis*."

Bien vu, approuva Heidl. C'est tout moi.

Un grand personnage.

Un grand roman !

Nous étions de retour à la case départ, perdus une fois encore, happés par le tourbillon de ce qui avait pu être ou n'était pas encore ; de ce qui n'avait pas été ou de ce qui était ; de ce qui avait été ou de ce qui n'était pas.

Je ne dis pas qu'on doit tout connaître de votre vie privée, précisai-je.

Non, en effet.

Mais ce serait bien que vous nous en donniez un aperçu, de votre point de vue.

Oui. Sauf que je n'ai pas de point de vue.

Sur votre vie en général, alors. D'une part, c'est ce que veut le lecteur. D'autre part, ça vous rend plus sympathique. En tant qu'homme qui s'interroge sur l'existence, sur la sienne propre. La vie sans conscience ne vaut pas la peine d'être vécue…

Socrate.

* Acte I, scène 1 (traduction de F. V. Hugo). *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

… et encore moins d'être lue, ajoutai-je, surpris que Heidl ait saisi l'allusion.

Le problème, répliqua-t-il, c'est que la vie consciente ne vaut pas la peine qu'on s'y intéresse.

On frappa, et Pia Carnevale passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Gene aimerait vous voir, Kif, dit-elle. Il a besoin de vous pour relire quelques feuillets.

2

Gene n'avait aucune intention de ce genre, bien sûr – cette fois encore, il voulait juste savoir comment les choses se passaient.

C'est pire, répondis-je.

Je me trouvais avec lui dans le parking en sous-sol de TransPac, où il me montrait une de ses voitures de fonction dont il comptait se séparer bientôt : une Nissan Skyline GT-R, un modèle récent, très convoité à l'époque. Elle serait à moi le temps que je travaillerais à Melbourne.

Voilà comment on va procéder, déclara-t-il, ses doigts, si blancs et minuscules qu'ils me rappelaient une patte de marsupial, pianotant sur le toit de la Nissan. Je veux que vous me remettiez le premier chapitre vendredi. Jusque-là, considérez-vous à l'essai. Si ce chapitre ne satisfait pas nos attentes, on met un terme à l'expérience. Comme vous avez dû le lire dans votre contrat, vous toucherez un dédommagement de cinq cents dollars. Si, comme on l'espère tous, ce chapitre convient, on continue.

Je ne m'attendais pas à cela. Pas plus que je n'avais lu ces clauses ni quoi que ce soit d'autre dans le contrat. Au début, je croyais qu'on me remettrait un chèque ou une enveloppe garnie de billets comme cadeau de bienvenue. Mais il ne fallait pas y compter.

J'aurais voulu carrément demander du liquide : Suzy et moi n'avions plus que deux cent vingt dollars sur notre compte en

banque et je n'osais pas y toucher. Je ne savais pas comment aborder le sujet sans paraître grossier. De toute façon, ça tenait désormais de la pure spéculation, puisque je voyais mal comment arracher ne fût-ce qu'un seul chapitre à Heidl avant vendredi. Je sentais ma langue bouger dans ma bouche en même temps que je cherchais un moyen d'avouer la vérité à Gene Paley, au nom de l'argument raisonnable selon lequel il me fallait de quoi vivre. Mais cet éditeur était si sûr de lui, si catégorique – il était tant de choses, et moi j'étais qui, j'étais quoi ?

Je décidai donc de me taire.

Il interpréta mon silence gêné comme l'expression de mon enthousiasme pour la voiture. Il interprétait beaucoup de choses. Il me demanda quelle voiture je conduisais chez moi.

Un break Holden EH, répondis-je.

Il se mit à rire. Qui n'aurait pas ri ? Une bagnole de près de trente ans d'âge, trop ordinaire pour qu'on l'aime, trop vieille pour être autre chose que dangereuse ; le moteur était si primitif que je pouvais le réparer moi-même. Je ne révélai pas à Gene Paley que j'avais dû remplacer le plancher rouillé par un panneau en fibres de verre. Ni qu'il pleuvait dans l'habitacle, qu'il n'y avait pas de chauffage pour désembuer en hiver, qu'on risquait l'aquaplaning sur une chaussée mouillée.

Montez, dit-il, caressant le toit étincelant de la Nissan. Essayez-la.

Dans le siège baquet, j'eus l'impression d'être à l'intérieur du cockpit d'un avion de ligne. Gene Paley était assis côté passager, penché en avant, les yeux fixés sur quelque chose ou sur rien, et je voyais chez lui la pâle indifférence de l'agent secret, du tueur en série, du gestionnaire de fonds spéculatif.

Si vous préférez, suggéra-t-il, je pourrais vous donner cette voiture plutôt que de l'argent, comme paiement. Ça marche ?

Suzy et moi avions envisagé ce qu'on pourrait faire avec les dix mille dollars : en verser la moitié pour rembourser une bonne partie de l'emprunt, acheter un landau pour jumeaux, un second berceau, les mille et une choses dont un bébé avait besoin, soit deux mille et deux choses dans notre cas.

Ce n'est pas une voiture qu'il me faut, répondis-je non sans regret. C'est de l'argent.

Mmm… Gene Paley esquissa un sourire qui pouvait paraître pensif, ou menaçant. Il baissa la tête, comme si la force de gravité ou l'ennui avait eu raison du peu d'intérêt qu'il me témoignait au départ.

Moi, ce n'est pas de la littérature qu'il me faut, rétorqua-t-il en levant ses yeux au regard triste. C'est du suspense, Kif. Et comme paiement pour ce genre de livre, cette voiture est une bonne affaire.

Nous regagnâmes son bureau. Il cherchait dans sa bibliothèque les Mémoires d'un footballeur, qu'il voulait me donner à titre de feuille de route et de modèle, quand son téléphone sonna. Il décrocha. Tandis qu'une voix lointaine grésillait dans le combiné, son visage se crispa soudain.

Jez Dempster ! s'exclama-t-il en détachant chaque syllabe, comme face à une horreur insoutenable à laquelle il avait eu l'espoir d'échapper.

De sa main libre, il me fit signe de sortir.

3

Lorsqu'il était assis à la table de réunion où nous travaillions, Heidl semblait diminué, épuisé, indécis. Petit physiquement, et intellectuellement insignifiant. J'avais dû le voir cent fois ou plus à la télévision et dans la presse, mais je ne me souvenais pratiquement de rien le concernant. Même en travaillant avec lui, j'avais du mal à le "voir". Je me souviens seulement qu'il n'avait pas beaucoup de cheveux et qu'il était d'un âge indéterminé, de petite taille avec un léger embonpoint, mais cela – et sa joue tressautante – mis à part, difficile de dire à quoi il ressemblait. Ray le surnommait parfois "le diablotin". C'est la meilleure description que j'aie à offrir de ce petit sorcier. Depuis le début, il était toujours là et introuvable à la fois.

Mais quand je revins de l'entretien avec Gene Paley et le découvris trônant derrière l'imposant bureau directorial, c'était un autre homme. Il paraissait plus massif, plus grand, plus

autoritaire, et étrangement déterminé. On aurait dit que l'image du pouvoir donnée par ce bureau l'autorisait à se conduire comme s'il était lui-même puissant, alors que moi, assis à la table de réunion dans mon modeste fauteuil, je n'étais plus son égal mais un malheureux larbin, un sténographe, un secrétaire servile. S'il s'agissait d'une nouvelle ruse, pensai-je, au moins pourrait-elle me servir à quelque chose.

Alors qu'il se levait pour venir prendre place à la table de réunion, je lui suggérai de rester là où il était.

Ce fauteuil-là est beaucoup plus confortable que les nôtres, dis-je, ce qui était vrai. Par ailleurs, vous aurez plus de facilité à remplir vos autres obligations.

Il sourit et, sans autre forme de réflexion, se rassit dans le fauteuil directorial. C'était la première fois que je le voyais si à l'aise. Son corps se détendit, son vocabulaire changea, sa diction se relâcha, et il était apparemment capable de parler de tout et de rien aussi bien que de s'astreindre à répondre à mes questions. Curieusement, il continuait à paraître plus grand. Certes, il restait évasif – de cette façon qui n'appartenait qu'à lui –, mais il semblait enfin se comporter comme il en avait envie, être ce qu'il avait envie d'être – c'est-à-dire quelqu'un d'éminent, sans doute, mais aussi un conformiste, quelqu'un qu'on croiserait dans la foule sans le remarquer.

Vous faites un excellent travail, Kif, déclara-t-il en se calant contre le dossier de son fauteuil. J'ai dit à Gene à quel point je suis impressionné.

Merci, Siegfried, répondis-je sans cesser de pianoter sur mon clavier, et en adoptant les intonations d'un subalterne.

Derrière son bureau directorial, Heidl joignit les mains, croisa les doigts, et fit craquer ses jointures en se balançant lentement dans son fauteuil. On a tort de prétendre qu'un chien sur un trône ressemble à un roi, songeai-je. C'est seulement parce que tout le monde s'accorde à ne plus le voir comme un chien. Peut-être une certaine haine pour Heidl pointait-elle déjà dans mon cœur.

Bon, il faut vraiment qu'on se mette au travail, dis-je.

Bien sûr. Pourquoi je serais là, sinon ?

La CIA : expliquez-moi comment ça se passait.

Je vous l'ai dit.

Et le Laos ? Cette guerre secrète. Racontez-moi.

Je ne suis jamais allé au Laos. D'où tenez-vous ça ?

Et le siège de la CIA à Langley ?

Vous croyez que c'est à vous que je vais révéler quoi que ce soit ?

Eh bien… Oui, en fait, dis-je. En échange des deux cent cinquante mille dollars qu'on vous paie, oui. Pas tous les détails, mais quelques-uns, peut-être. Et l'Allemagne ?

En parlant, je passais précipitamment en revue mes connaissances approximatives sur la RFA du début des années 1970.

Vous avez dû travailler sur la bande à Baader, non ? demandai-je.

J'ai fait la connaissance du Chacal. Carlos, on l'appelait. Mais ça reste entre nous. On se concentrait surtout sur la Stasi.

Le Chacal, ça c'est intéressant.

Quoi ?

Je compris alors que je pouvais également faire une croix sur cet épisode, quelle qu'en ait été l'importance.

Heidl se dirigea vers un interrupteur et l'examina avec méfiance.

Vous savez parfaitement ce qu'ils vous font, si vous parlez, dit-il.

Quoi, par exemple ?

Avec un petit rire, il regagna son bureau directorial et décrocha le combiné.

Il faut bien comprendre, répondit-il. La vie n'explique pas l'œuvre. Regardez Papa Doc, Augusto Pinochet ou Walt Disney. C'est l'œuvre qui invente la vie dont elle a besoin comme explication.

Walt Disney ?

Parfaitement. Vous avez bien entendu.

Pourquoi ?

Pourquoi ? cria soudain Ziggy Heidl, raccrochant brutalement le combiné. Pourquoi ? Pourquoi ? Notre époque croit qu'il y a une réponse à tout. Mais c'est faux. Pourquoi ci ? Pourquoi ça ?

Que voulez-vous dire ?

Il n'y a pas de réponse ! hurla-t-il.

4

Chez le grand nécromancien qu'il était, la colère retomba aussi abruptement qu'elle avait surgi, et à sa place apparut, comme par magie, ce qui ressemblait à un cadeau.

OK. Je vais vous raconter une histoire, dit Heidl. Mais une seule. Parce qu'elle est connue.

Je patientai. Et il me conta l'histoire du cabri pour la deuxième fois, à moins que ce n'ait été la première ou la dernière.

Cette chèvre, reprit-il. Ce bébé chèvre – comment on appelle ça, déjà ?

Un cabri.

Il pointa l'index vers moi : Exact ! Un cabri ! Eh bien on vous en donne un à nourrir au biberon.

La CIA vous a donné un cabri ?

Bien vu, dit-il d'un ton plus assuré. Dingue, hein ? Mais c'est pour vous endurcir.

En le nourrissant au biberon ?

Heidl me dévisagea, l'air surpris.

Ce sont de braves bêtes, les bébés chèvres. Et malins, avec ça.

Les cabris.

Oui, les cabris. C'est très malin, un cabri. Pour une chèvre. Il s'attache à vous. Et vous, à lui. Et puis un jour, on vous ordonne de l'abattre.

Pour vous endurcir ?

Non. Enfin si, peut-être. Mais ce n'est pas la question.

On vous a dit de viser quoi ? La tête ?

Oui, la tête.

Il semblait hésiter.

Ou ailleurs ?

Il s'interrogea un moment sur l'endroit où se situait au juste cet "ailleurs". Sa joue tressautait. Le temps passait. Enfin, il parla.

Le ventre.

Pourquoi le ventre ?

Il ne répondit pas. Il promenait son index d'avant en arrière sur le plateau du bureau. Il paraissait penser à autre chose, mais